



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

2 | 2005

Varia

L'abbé Bourgade (1806-1866), Carthage et l'Orient : de l'antiquaire au publiciste

Clémentine Gutron



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/1680>

DOI : 10.4000/anabases.1680

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2005

Pagination : 177-191

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Clémentine Gutron, « L'abbé Bourgade (1806-1866), Carthage et l'Orient : de l'antiquaire au publiciste », *Anabases* [En ligne], 2 | 2005, mis en ligne le 01 juillet 2011, consulté le 20 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/1680> ; DOI : 10.4000/anabases.1680

© Anabases

L'abbé Bourgade (1806-1866), Carthage et l'Orient : de l'antiquaire au publiciste

CLÉMENTINE GUTRON

FRANÇOIS BOURGADE meurt à Montrouge le 21 mai 1866 ; « Belle figure d'apôtre, digne d'un sort moins triste, il s'éteignit dans l'abandon et presque dans l'indigence ¹ ». Les conditions quasi sordides de sa disparition témoignent d'une situation de laissé-pour-compte. Le clergé catholique et les autorités consulaires françaises de la Régence de Tunis se méfient de cet idéaliste dans l'âme qui milite pour le rapprochement de l'Orient et de l'Occident. Bourgade sombre, à la période coloniale, dans l'oubli jusqu'à ce qu'un parent, abbé lui aussi, lui consacre une biographie précisément intitulée : *Un oublié, l'abbé Bourgade* ², en 1905. En 1909, le sémitisant Eusèbe Vassel, juif tunisien et franc-maçon, s'indigne : « Le nom de celui qui, avec les moyens d'action les plus chétifs, dota la Tunisie de son premier hôpital, de son premier collège, de sa première presse, de son premier embryon de musée, peut-être de sa première société savante, n'y est guère connu que de quelques vieillards ³ ». Depuis l'indépendance de la Tunisie, rares sont les travaux s'intéressant à cet homme né à Gaujan en 1806, nommé vicaire à Mirande en 1832, devenu missionnaire apostolique, parti pour Alger en 1838 et installé entre Tunis et Carthage de 1841 à 1858 ⁴. Les analyses les plus récentes portant sur son œuvre en font une étape décisive dans la vie culturelle et intellectuelle de la

¹ Y. ABRIA, 1918, p. 322.

² P. GABENT, 1905.

³ E. VASSEL, 1909, p. 115.

⁴ On peut citer : A. DEMEERSMAN, 1953 ; repris dans M. CHENOUFI, 1974, p. 108-118. Un article nourri lui est consacré : P. SOUMILLE, 1992.

Tunisie ⁵. L'étude présente s'interrogera sur l'action de Bourgade autour de Carthage, sur la manière dont un prêtre libéral fait de l'archéologie un moyen d'aller vers l'Orient.

1) Et au commencement : Carthage

Formulation d'un projet apostolique et intellectuel

L'histoire de Bourgade et de ses orientations intellectuelles est étroitement liée à celle de la Carthage du deuxième tiers du XIX^e siècle. Les conditions de son arrivée sur le site et la situation de l'activité archéologique d'alors participent à la formulation du projet plus spirituel que strictement scientifique de l'abbé.

D'Alger à Carthage

Après la prise d'Alger, Mathieu de Lesseps, alors consul de France à Tunis, et Hussein, bey de la Régence de Tunis, signent un traité renforçant les liens privilégiés entre les deux puissances le 8 août 1830. Aux huit articles qui le composent, s'ajoute une clause secrète additionnelle : Charles X obtient la cession gratuite d'un terrain sur le plateau de Byrsa pour élever un monument en l'honneur de saint Louis, mort à Carthage en 1270, lors de la huitième croisade ⁶. Acte symboliquement lourd, il reflète l'état général des relations entre la France et la Régence de Tunis : une domination tacite s'instaure ⁷. L'article additionnel n'est rendu effectif que dix années plus tard par Ahmed Bey, soit en 1840. Louis-Philippe décide alors d'entreprendre les travaux de construction d'une chapelle au sommet de la colline de Byrsa. L'architecte Charles Jourdain

⁵ A.-M. PLANEL, 2000. L'auteure analyse l'œuvre et la personnalité de Bourgade ; voir notamment p. 119-137, ainsi que la publication de l'inventaire du fonds de sa bibliothèque annoté, p. 560-569. Sur le point plus précis de son activité d'imprimeur, voir K. BENDANA, 2001, p. 352 et 358.

⁶ « Nous cédon, à perpétuité, à S. M. le Roi de France un emplacement dans le Maalka pour ériger un monument religieux en l'honneur de Louis IX, à l'endroit où ce prince est mort. Nous nous engageons à respecter et à faire respecter le monument consacré par l'Empereur de France à la mémoire d'un de ses plus illustres aïeux. » ANT, Série E, carton 295, dossier « Musée Lavignerie de Saint-Louis de Carthage ». Extrait du traité cité dans la pièce 1, Réquisition 13.147 (21/08/1921), p. 1. On le trouve également reproduit dans E. PRICOT DE SAINTE-MARIE, 1884, p. 148 et dans P. GANDOLPHE, 1950, p. 270.

⁷ Voir par exemple J. GANIAGE, 1959 : « sans qu'aucun acte diplomatique fût intervenu, la Régence de Tunis semblait devenue une principauté à demi vassale de la France », p. 20. Sur la portée symbolique de l'édification de la chapelle Saint-Louis, voir H. KAZDAGHLI, 1998.

réalise les plans d'un monument de forme orientalisante aux proportions modestes⁸. La cérémonie d'inauguration du nouveau sanctuaire a lieu le 25 août 1841, jour de la fête du saint. L'abbé Bourgade devient l'aumônier de la chapelle Saint-Louis. Il doit cette nomination à la sollicitude tenace d'Émilie de Vialar, Mère supérieure des Sœurs de Saint-Joseph, rencontrée en Algérie en 1838, alors qu'il était vicaire à la cathédrale d'Alger. À la suite d'un conflit avec Mgr Dupuch, évêque d'Alger, les Sœurs sont contraintes de migrer et obtiennent, grâce à l'appui de Charles de Lagau, consul de France, l'autorisation d'établir une de leurs maisons à Tunis en 1840 – entreprise non aisée étant donné la position maîtresse des Capucins italiens sur le catholicisme dans la Régence⁹. Bourgade, devenu le confident d'Émilie de Vialar, s'installe à Tunis et séjourne, ponctuellement, à Carthage.

« Cet endroit est un désert de pierres, une solitude pleine de physionomie, et qui ne peut être habitée que par des êtres arrivés à une nullité complète ou doués d'une force d'âme prodigieuse¹⁰ ». L'atmosphère ambiante de la pension du personnage balzacien, l'abbé Birotteau, n'est pas sans évoquer celle qui pourrait se dégager de la petite maison d'habitation construite à proximité de l'édifice religieux et occupée épisodiquement par l'abbé Bourgade, « sanctuaire mesquin » aux yeux de Victor Guérin¹¹. Déjà sensible au souvenir des Croisés, mettons à l'histoire chrétienne en règle générale¹², il s'ouvre à de nouveaux domaines de réflexion relatifs à la rencontre entre Rome et Carthage.

⁸ De visite sur les lieux dans les années 1840, Alexandre Dumas note « Au milieu des ruines de la Carthage romaine s'élève un monument qui ressemble à un marabout arabe ; c'est le tombeau de saint Louis. Sans doute cette forme lui avait été donnée par calcul. Les Arabes, ne voyant point de différence entre le tombeau d'un saint français et d'un saint musulman, devaient respecter l'un à l'égal de l'autre », A. DUMAS, 1982, p. 86.

⁹ Voir P. SOUMILLE, 1992.

¹⁰ H. DE BALZAC, 1977, p. 5. L'écrivain décrit en 1832 – année où Bourgade est ordonné prêtre – dans son *Curé de Tours* le quotidien d'un religieux de province dont l'égoïsme pernicieux et les ambitions mesquines sont au cœur du récit. L'auteur apporte donc un éclairage précieux sur ce qu'a été – aussi – la vie interne d'une paroisse catholique à cette époque.

¹¹ V. GUÉRIN, 1886, p. 36.

¹² On retrouve notamment dans sa bibliothèque l'*Africa Cristiana* (1816), où Antoine Morcelli, abbé archéologue et épigraphiste italien, revient sur un pan de l'histoire de l'Église jusqu'alors peu étudié. Voir A.-M. PLANEL, 2000, p. 562. L'histoire de la Carthage chrétienne fascine l'abbé Bourgade qui écrit : « Carthage, métropole de l'Eglise d'Afrique, a été la terre des vierges et des martyrs, le siège de plus de vingt conciles, un foyer de lumières par ses docteurs. Tertullien, Cyprien, Augustin, qui plus d'une fois a captivé Carthage sous sa puissante voix, sont la plus belle antiquité qui nous reste de l'Afrique », F. BOURGADE, 1847, p. 2 – mais il ne se consacrera pas, tout du moins directement, à son étude, et privilégiera l'épigraphie phénicienne.

De la demande à l'offre archéologique

Cet élan doit également être mis en relation avec les résultats des premiers travaux archéologiques entrepris à Carthage. Tandis que l'archéologie se précise en tant que science ¹³, la France conquiert l'Algérie. Les possibilités de recherches offertes sont inespérées. Les missions exploratoires se multiplient et s'étendent géographiquement : l'Afrique antique est à découvrir. Le site de Carthage retient bien sûr l'attention des érudits. Dès avant la création de la Commission d'exploration scientifique de l'Algérie (1839) ¹⁴, la Société pour l'exploration de Carthage voit le jour à Paris en 1837. Après avoir édité leurs travaux dans un intervalle de temps très restreint, quatre Européens, simples lettrés ou spécialistes de différentes disciplines, réunissent leurs efforts. Le Danois, Christian Tuxen Falbe, consul à Tunis, publie le premier : *Recherches sur l'emplacement de Carthage* (1833) ¹⁵. L'Anglais, Grenville Temple, rassemble ses notes et observations érudites sous la forme d'une synthèse composée de deux tomes : *Excursions in the Mediterranean* (1835) ¹⁶. Du côté français, l'orientaliste Isaac Silvestre de Sacy et le géographe Adolphe Dureau de La Malle, auteur de *Recherches sur la topographie de Carthage* (1835) ¹⁷, se joignent à cette entreprise qui s'est cependant rapidement délitée.

Bourgade profite de ce contexte favorable pour formuler un programme susceptible de remporter l'adhésion des Français de France ; il écrit en 1847 : « Afin d'entretenir et de développer le bien commencé, nous émettons le vœu de voir se former une association religieuse et civique pour l'Afrique. Et qui ne pourrait ambitionner de porter sa pierre à l'édifice ? Amis de l'histoire et de l'antiquité, Carthage et ses environs sont une terre féconde à exploiter ; archéologie, numismatique, inscriptions puniques et latines, vos associés des rives africaines se feront un devoir de tout vous communiquer, et de demander, avec le concours de vos offrandes, celui de vos lumières. Le musée naissant de Saint-Louis possède déjà quelques intéressants objets de divers genres. Amis de la civilisation, nous sommes aux avant-postes, aidez-nous ¹⁸. » L'homme d'Église appelle donc la communauté savante à s'impliquer davantage dans la cause de Carthage, tout comme le fera, près d'un demi siècle après, à la veille de l'établissement du protectorat français en Tunisie le cardinal Lavigerie ¹⁹. Si Bourgade sollicite les

¹³ Voir È. GRAN-AYMERICH, 1998 et P. JOCKEY, 1999.

¹⁴ Sur la mise en place de cette commission voir M. DONDIN-PAYRE, 1994 a et b et N. OULEBSIR, 2004.

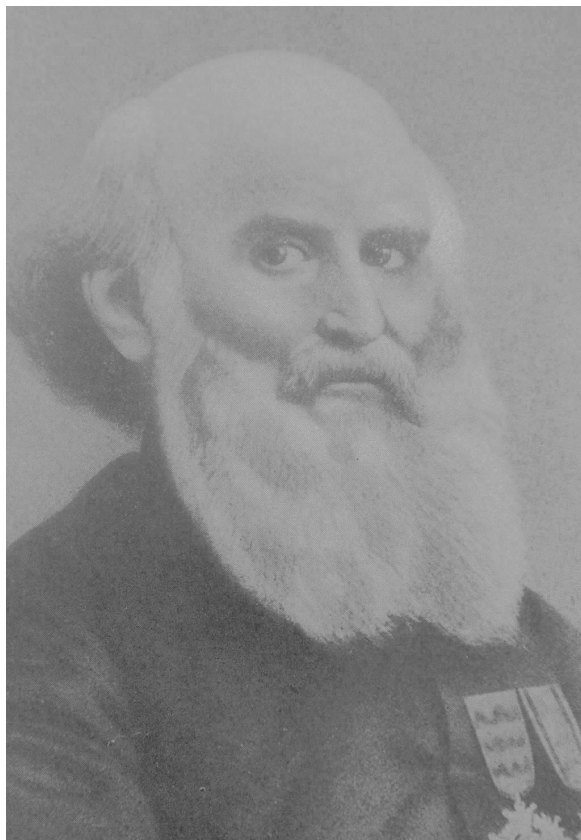
¹⁵ C.T. FALBE, 1833.

¹⁶ G. TEMPLE, 1835.

¹⁷ A. DUREAU DE LA MALLE, 1835. Il publie également les voyages de Peyssonnel et Desfontaines en 1838 puis une histoire de Carthage en 1844.

¹⁸ F. BOURGADE, 1847, p. 4. On trouve un passage de cette citation dans A.-M. PLANEL, 2000, p. 134.

¹⁹ C. LAVIGERIE, 1881.



L'abbé Bourgade

Source : Y. ABRIA, 1918, p. 322.

« lumières » des « amis de la civilisation », il les invite également expressément à contribuer au développement de l'affaire grâce à leurs éventuelles « offrandes ». Les matériaux archéologiques et épigraphiques deviennent objets de trafic équitable : l'abbé fournit les sources, ses interlocuteurs les sous et le savoir. L'association envisagée répond pleinement aux préoccupations du religieux en ce qu'elle servirait à la fois la connaissance et le gain ; gain qui serait à son tour investi dans la connaissance, ou disons dans l'« action civilisatrice ²⁰ ». En arrivant à Tunis, Bourgade fonde en effet coup sur coup un hôpital et un collège où musulmans, juifs et chrétiens cohabitent (en 1843 ; tous les deux sont placés sous le vocable Saint-Louis) – les premiers de la Régence. Ces réalisations visent un même objectif : « Pour rapprocher ces populations de

croyances diverses, il existe deux moyens : la charité et l'éducation ²¹. » Le voyage du duc de Montpensier, un des fils de Louis-Philippe, à Tunis (1845) et celui d'Ahmed Bey à Paris (1846) offrent, l'espace d'un moment, une conjoncture propice à l'idéal prôné par l'abbé qui, lors de la cérémonie de distribution des prix aux meilleurs élèves de 1845-1846, s'exclame : « C'était un beau spectacle de voir près de deux cents enfants de diverses nations, de cultes divers, sous des costumes arabes, juifs, européens, unis par cette confraternité de collège, prélude de l'union sociale, c'était beau de voir près des ruines de Carthage le successeur de saint Cyprien couronner les enfants de Saint-Louis ²². »

²⁰ Ce qui aurait été la première société savante de Tunisie semble être resté au stade de projet.

²¹ F. BOURGADE, 1846, p. 1.

²² Citation prise dans P. SOUMILLE, 1992, p. 247.

La fréquentation du site de Carthage, déjà au cœur des préoccupations de quelques érudits esseulés, conduit l'aumônier de la chapelle Saint-Louis à s'intéresser à son histoire, chrétienne d'abord mais également plus lointaine. L'archéologie est apparue à Bourgade comme un créneau porteur, comme l'un des éléments d'un vaste projet spirituel dont la finalité serait de connaître mais aussi de faire connaître.

2) L'œuvre de Bourgade : entre foi, archéologie et orientalisme

À force de persévérance voire d'acharnement, il parvient néanmoins, à son échelle, à donner corps à ses ambitions. En laissant les bonnes œuvres en arrière-plan, on verra comment ses travaux archéologiques et orientalistes s'inscrivent dans une dynamique de formation/transmission.

Du sol à la publication en passant par la vitrine :

Bourgade comme prospecteur-collectionneur, conservateur et philologue

L'abbé partage son temps entre Tunis et Carthage, entre l'hôpital et le collège dont il assure la direction et la chapelle Saint-Louis où il officie. Ses séjours à Carthage sont l'occasion de collecter ce qu'une terre riche en vestiges archéologiques veut bien lui offrir sans qu'il ait été nécessaire d'élaborer au préalable un plan de recherche poussé ou de mobiliser tout un staff²³. Les élèves qu'il accompagne à Carthage dans le cadre d'excursions ludiques et éducatives collaborent également au travail de prospection²⁴. Cette initiation empirique à l'histoire porte ses fruits : les descendants d'Ernest Gandolphe par exemple, ancien élève de Bourgade, sont devenus férus d'archéologie²⁵.

« Un débris de mosaïque, dix stèles et cippes funéraires antiques, deux id. arabes, une tête de vieille, antique, fruste, une tête laurée fruste, trois têtes de femme, divers

²³ « Le missionnaire ne pourrait, sous peine d'encourir le blâme des savants, de ses compatriotes surtout, insoucieusement fouler aux pieds les restes de paléographie ou d'inscriptions qui se rencontrent sur son passage, sans se baisser pour les recueillir », F. BOURGADE, 1852 a, p. III.

²⁴ Ce type de pratiques se banalise par la suite : en 1896, un instituteur écrit au directeur du Service des Antiquités et des Arts de Tunisie : « Je propage tant que je peux le microbe de l'archéologie pour lancer de nouveaux chercheurs », Archives de l'Institut national du patrimoine de Tunis, Carton « S », dossier « Sbiba ». Il en va de même dans l'ensemble du monde méditerranéen : le corps des enseignants de Smyrne par exemple se mobilise pour faire visiter les sites grecs antiques à leurs élèves, cf. H. GORGELIN, 2002, p. 271.

²⁵ Amédée Gandolphe participe avec le docteur Carton à la fondation de la Société archéologique de Sousse en 1903. Son petit fils, Pierre, revient sur l'histoire du musée de Carthage : P. GANDOLPHE, 1950.

échantillons minéralogiques, dix-neuf vases, cruches, terrines, la plupart ébréchés, une statuette de femme, le torse manque », voilà ce qu'il reste de la collection d'antiquités réunie par Bourgade à sa mort ²⁶. Si les auteurs de cette liste – trois notables de la communauté française de Tunisie – ne développent pas leur inventaire, c'est qu'il s'agit d'un document juridique. Pour lapidaire qu'elle soit, cette description permet tout de même certaines observations : ni lieu de provenance, ni dimensions, ni datation ne servent à l'identification des vestiges. Outre la précision de leur nature, quelques appréciations sommaires d'ordre esthétique viennent les qualifier. En ce milieu du XIX^e siècle, les amateurs d'antiquités sont en quête de ce qu'ils jugent être des objets d'art. Mais à côté de ces initiatives mues par le désir de posséder du « Beau » chez soi, une nouvelle conception de la collection apparaît en Tunisie ²⁷. En s'affirmant, l'archéologie contribue à la naissance de collections qui ne s'offriraient plus uniquement au regard de leur propriétaire, mais qui seraient destinées à être exposées à un public, autrement dit à former des musées. Bourgade incarne précisément ce passage de la collection privée à la collection publique normalisée, à vertu pédagogique ²⁸. Le produit des recherches que l'abbé mène à Carthage et dans ses environs est classé et conservé en deux points distincts. À Byrsa d'abord, entre les locaux du séminaire et le jardin de la chapelle. Il poursuit de manière raisonnée l'initiative échevelée mais pionnière de l'architecte Jourdain en matière de conservation et d'exposition des antiquités sur le site, puisque les vestiges découverts lors de la construction de la chapelle avaient été intégrés au

²⁶ Un inventaire de ses biens restés à Tunis est dressé le 25/06/1866 par le chancelier H. Pierrugues et M. Ventre et L. Van Gaver, en qualité de témoins. Outre les antiquités sus énumérées, sa bibliothèque (430 volumes environ) et du mobilier et matériel scolaires ont été trouvés dans son ancien domicile tunisois, proche du collège Saint-Louis. On trouvera la publication de ce document (conservé au Centre des archives diplomatiques – Nantes Minutes 785, 1869 : Succession de François Bourgade) dans A.-M. PLANEL, 2000, p. 560-569.

²⁷ La Société pour l'exploration de Carthage mentionnée plus haut, se proposait, outre le fait d'œuvrer pour la connaissance du site, l'histoire de la cité et de la civilisation carthagoises, d'organiser un réseau d'acheteurs d'objets d'art trouvés sur place, et ce, dès 1837. Nombreuses sont les collections constituées dans un but purement esthétique : dans les années 1850, par exemple, le fils du puissant ministre Mustapha Khaznadar acquiert fragments d'architecture et inscriptions latines qu'il entrepose dans le jardin de son palais de la Manouba. Conformément à la tendance évoquée, ces objets deviennent propriété de l'État en 1874 et constituent le noyau de la collection du musée que Kheireddine, le premier ministre réformateur, entend aménager à Tunis. Cf. H. JADIDI, 2001.

²⁸ L'entreprise muséographique de Bourgade ne sonne pas l'arrêt des collections à caractère privé ; les deux modes de collections vont coexister. Les collectionneurs particuliers continuent leur activité pendant que se développent, en parallèle, des initiatives du type de celle inaugurée par l'abbé.

complexe architectural ; les descriptions des voyageurs en rendent compte ²⁹, le mot « musée » est même lancé ³⁰. Flaubert, lors de son séjour à Carthage au printemps 1858, passe de longs moments dans ces lieux. Quelques notes en style télégraphique prises dans son carnet de voyage renseignent sur l'impact qu'a pu avoir cette collection sur son *Salammbô* : « monté à St Louis. – enclos de mur. [...] 2 statues dans le jardin », « petite amulette. se rappeler la figure en marbre de l'abbé Bourgade (musée) » ou encore « parmi les fragments conservés à St-Louis un bras droit avec une manche lacée ³¹ ». La muséographie fait ses premiers pas en Tunisie : le principe de l'exposition de collections en plein air est initié par l'abbé. En 1860, Victor Guérin décrit les alentours de la chapelle et relève : « Ce jardin est orné de divers restes d'antiquité disposés çà et là [...] ces restes consistent en fragments de statues, de moulures, de colonnes, de bas-reliefs mutilés, etc. ³². » Un autre noyau de collection est réuni et exposé à Tunis. Ce cabinet est assez important pour que le même voyageur remarque : « Une des salles de ce collège [Saint-Louis] renferme un petit musée, formé peu à peu par l'abbé Bourgade. Ce musée consiste en divers objets antiques, tels des débris de statues, dalles ou cippes funéraires, amphores romaines, vases ³³. » Les séries archéologiques constituées par Bourgade sont dispersées à sa mort. Les objets reviennent tantôt à ses colla-

²⁹ Charles Beulé, en mission en Tunisie en 1859 pour le compte de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, rapporte : « Je reconnus, parmi un certain nombre de fragments de sculpture et d'architecture qui ont été recueillis sous les portiques qui entourent l'église de saint Louis, des morceaux de chapiteaux et de corniches semblables à ceux que je réunissais moi-même. L'architecte français qui avait bâti la chapelle les avait trouvés en creusant les fondations, et il avait pris soin de les faire encastrier dans les murs des portiques » : C. BEULÉ, 1861, p. 75. Dans son célèbre *Voyage archéologique*, Victor Guérin observe : « Sous les galeries qui avoisinent ces bâtiments, on a incrusté dans les parois des murs un grand nombre de débris antiques formant, par leur assemblage un peu confus, une sorte de mosaïque très-bigarrée, mais qui ne manque pas d'intérêt pour l'archéologie : V. GUÉRIN, 1862, p. 50.

³⁰ « Je remarquais dans les murs du bâtiment latéral, qu'entoure le jardin de la colline de Saint-Louis, d'innombrables morceaux de statues en marbre qui formaient un vrai petit musée » : H. VON MALTZAN, 1870, p. 281.

³¹ G. FLAUBERT, 1999, p. 43, 44, 95 et 93. Pour des questions de rivalités entre ordres ecclésiastiques, Bourgade doit quitter la Tunisie en 1858 – année de la venue de Flaubert. Contrairement à ce qu'A. Dupuy suggère (« Il se peut bien que ce futur auteur d'études d'épigraphie phénicienne ait éclairé son visiteur sur tel ou tel point des propres recherches de Flaubert » : A. DUPUY, 1954, p. 25), il paraît peu probable que les deux hommes se soient rencontrés. On trouve mention des personnes côtoyées dans les notes de voyage ou la correspondance de Flaubert – notamment Wood ou Davis pour ce qui est de l'archéologie à Carthage – mais aucune allusion d'une rencontre avec l'abbé. Son nom figure toutefois parmi d'autres dans une liste dressée à son retour : il s'agirait de personnes à contacter d'après C.-M. DELAVOYE, 1999, p. 14 (liste p. 155). Flaubert aura peut-être voulu entrer en contact avec Bourgade à Paris où ce dernier venait de s'installer.

³² V. GUÉRIN, 1862, p. 49-50.

³³ *Ibid.*, p. 22.

borateurs, tantôt à ses élèves ; mais pour la plupart, ils sont vendus ³⁴. Il paraît cependant légitime d'imaginer que quelques-uns d'entre eux restèrent à Carthage ³⁵.

En plus de collecter et d'exposer les vestiges, Bourgade les étudie. Suivant la tendance scientifique générale du milieu du XIX^e siècle, où l'épigraphie occupe une place dominante dans l'étude des civilisations anciennes, il s'intéresse aux inscriptions. En philologue, il propose une lecture et une interprétation de textes puniques et romains trouvés dans la Régence de Tunis. Dès 1845, l'abbé annonce au ministre de l'Instruction publique la découverte de deux épitaphes provenant de la petite île du port du Cothon. Manquant de temps – et peut-être de compétences à cette époque –, il confie leur publication (textes dénommés les Carthaginoises A et B) à un spécialiste des langues sémitiques, l'abbé Bargès ³⁶. Il se plonge dans l'apprentissage du punique pour donner sens à une partie des pierres écrites recueillies, tandis que sa parfaite maîtrise du latin lui permet de travailler d'emblée sur quelques inscriptions. Il ingère la documentation disponible de Scaliger à Gesenius, auteurs dont il se reconnaît redevable : « Grâce aux persévérantes élucubrations de ces savants, un grand résultat est obtenu : le rétablissement de l'alphabet punique ³⁷. » Après avoir défriché, il déchiffre : il publie *Toison d'or de la langue phénicienne* en 1852 ³⁸. Cet ouvrage rassemble une quarantaine d'ins-

³⁴ E. PRICOT DE SAINTE-MARIE, 1884. L'auteur évoque les inscriptions de Bourgade et note : « Elles sont aujourd'hui, en majeure partie, au British Museum », p. 7.

³⁵ Lorsque Pricot de Sainte-Marie détaille la provenance des stèles puniques et néopuniques qu'il a étudiées, il précise que sur les 2375 objets, 2191 étaient le produit de ses propres fouilles à Carthage, et que 184 appartenaient à des particuliers ; parmi ces particuliers le nom de Bourgade figure ; 14 stèles – au moins – étaient donc restées sur la colline Saint-Louis puisque la mission de Sainte-Marie date de 1873-1874, *ibid.*, p. 85.

³⁶ J.J. BARGES, 1849. On ignore aujourd'hui ce que sont devenues ces épitaphes.

³⁷ F. BOURGADE, 1852 a, p. III.

³⁸ *Ibid.* Anne-Marie Planel remarque que le choix de ce titre a certainement été inspiré du tableau « La conquête de la toison d'or » d'Huberto Glotz, numismate, peintre et historiographe de la Maison d'Espagne qui a participé à la propagation de la connaissance des monuments antiques au XVI^e siècle. A.-M. PLANEL, 2000, p. 136. Par ailleurs, on peut remarquer qu'alors que les relations de voyage ou les récits d'exploration scientifique des Européens sont traditionnellement dédiés aux instances politiques ou institutionnelles auxquelles ils sont rattachés, l'ouvrage de l'abbé est adressé au bey de Tunis : « Cet hommage vous est dû à plus d'un titre : les matériaux qui composent l'ouvrage ont été trouvés dans vos États : hommage à votre souveraineté [...] Les Chrétiens oublient, sous votre gouvernement éclairé, qu'ils vivent sur une terre étrangère : hommage à votre esprit de tolérance » : F. BOURGADE, 1852, avant-propos. Il faut ajouter que Bourgade n'allait pas dédier cette publication au consul de France – Béclard succède au baron de Théis en 1852 – envers lequel il nourrissait une certaine animosité. Les rapports entre le prêtre libéral qui militait pour un enseignement également adressé aux musulmans et aux juifs et les autorités françaises étaient houleux ; en publiant quelques lettres de Bourgade dans la *Revue Tunisienne* en 1918, Y. Abria note pudiquement : « L'abbé Bourgade, qui ne paraît pas avoir toujours entretenu d'excellents rapports avec le consulat de France, écrivait peu à notre représentant », Y. ABRIA, 1918, p. 323.

criptions puniques ³⁹ (la collection est divisée en deux : une première série comportant treize ex-votos et quatre bas-reliefs, une seconde composée de vingt-huit épitaphes et de six bas-reliefs) expliquées en latin et en français. Les planches sont dessinées par Pompeo Sulema, collègue et ami de l'auteur ⁴⁰. Bourgade prend soin de positionner ses analyses comme celles d'un humble débutant : « Dans une matière aussi ardue et aussi nouvelle pour moi, ce travail, auquel je ne puis d'ailleurs consacrer que quelques moments dérobés aux occupations inséparables de mon ministère, laissera sans doute beaucoup à désirer ; aussi n'ai-je la prétention de le donner que comme un essai, en laissant le dernier mot à ceux qui réunissent le savoir et l'expérience ⁴¹ » ; mais ne conviendrait-il pas mieux de lire cela comme de la fausse modestie de la part d'un homme dont le bagage intellectuel – couplé d'une ferveur irréductible dans certains cas – lui a fourni l'assurance suffisante pour, précisément, ne pas laisser le dernier mot aux autorités scientifiques d'alors. Il souligne les limites de l'étude du professeur d'hébreu et de syriaque à la Sorbonne, l'abbé Bargès, sur les inscriptions puniques du Cothon évoquée plus haut ⁴², et réagit virulemment à l'ouvrage de Renan, *Vie de Jésus*, dans une lettre musclée en 1864 ⁴³. Sujet sensible pour l'abbé. Sa passion pour la langue phénicienne et le travail mis en œuvre renvoient en effet à une recherche aux accents spirituels : « Mais le véritable intérêt que présentent ces fragments de paléographie, c'est surtout du point de vue biblique : comme les caractères primitifs du texte sacré ont été remplacés par les caractères chaldéens après la captivité, et que la forme des caractères primitifs conservés dans le samaritain a été considérablement réduite et plus ou moins défigurée par l'imprimerie, c'est dans les légendes phéniciennes qu'on doit retrouver le

³⁹ Certains des textes publiés proviennent des recherches menées par Bourgade, d'autres sont issus de la collection réunie par l'archéologue allemand Honegger rachetée, en partie, à sa mort par l'abbé en 1852. Ils sont aujourd'hui conservés au British Museum, au musée du Bardo, au musée du Louvre ; d'autres ont disparu. Sur le destin de cette collection, voir A. M'CHAREK, 1988.

⁴⁰ Juif livournais, exilé politique réfugié à Tunis, Sulema ouvre une école en 1831 qui fusionne avec celle de l'abbé Bourgade en 1845 ; il y est professeur de calligraphie.

⁴¹ F. BOURGADE, 1852 a, p. III.

⁴² « Mais ce travail, quel qu'en soit d'ailleurs le mérite, laisse beaucoup à désirer quant à la manière de grouper les caractères et à la justesse de l'interprétation [...] L'abbé Bargès ne trouvera donc pas mauvais que je reproduise la Carthaginoise A et la Carthaginoise B, en fondant dans le corps de cet ouvrage, avec les modifications que j'y ai apportées », *Ibid.*, p. IV.

⁴³ « Permettez à un modeste ecclésiastique, qui ne craint cependant pas les lumières de son siècle, de vous soumettre les observations que lui a suggérées la lecture de l'ouvrage intitulé *Vie de Jésus* dont vous êtes l'auteur [...] c'est [l'ouvrage] un brillant édifice sans fondements, simplement bâti sur du sable, difficile pourtant à renverser, bien moins en raison de sa solidité, que par défaut de point d'appui au levier. Pour de tels édifices, le plus court pour en avoir raison, c'est de le démolir. Simple manœuvre, je me mets en train de le faire, en commençant par le faite et en finissant par la base » : F. BOURGADE, 1864, p. 1-2.

type des premières lettres qui ont servi à l'écriture de la Loi et des Prophètes ⁴⁴. » Le désir de se rapprocher de la forme originelle des textes sacrés guide son parcours d'érudit. Par le biais de l'étude du phénicien, Bourgade approche une civilisation ⁴⁵. Civilisation orientale à laquelle il entend rendre la place qui lui est due dans l'historiographie : « Il avait fallu un Alexandre pour prendre Tyr, les Scipions pour réduire Carthage ; et ici, comme là, l'histoire des vaincus n'a été écrite que par les vainqueurs ⁴⁶ » et relève, très tôt, les apports de la civilisation orientale ⁴⁷. La portée scientifique de cet ouvrage est suffisamment importante pour qu'Eusèbe Vassel, spécialiste distingué de ces questions, lui rende hommage ⁴⁸. Il serait cependant exagéré de faire de Bourgade un sémitisant d'exception. Pour originale qu'elle soit, son approche ne l'a pas conduit à l'élaboration d'analyses poussées, encore moins à celle d'une synthèse historique. En revanche, toujours selon cette logique d'œuvrer pour la connaissance, il a suscité quelques vocations dont la plus célèbre est celle de Charles Joseph Tissot ⁴⁹.

De Carthage à l'Orient, du phénico-punique à l'arabe

L'ouverture de l'abbé Bourgade à l'Orient ancien le conduit à prolonger sa réflexion dans le contemporain. La part de la religion dans sa conception des rapports Orient/Occident est, logiquement, volumineuse. Il rassemble ses idées dans une trilogie composée de *Soirées de Carthage* (1847), *La clef du Coran* (1852) et *Passage du Coran à l'Évangile* (1858) ⁵⁰ ; l'Église félicite cette publication dont le dernier volume s'achève sur la reconnaissance par le muphti de la supériorité du christianisme. Mais ne peut-on y voir, au-delà d'une tentative prosélytique, l'intention d'un prêtre libéral, d'impulser

⁴⁴ F. BOURGADE, 1852 a, p. I-II.

⁴⁵ « La disparition de cette langue est regrettable du point de vue non seulement de l'histoire, mais de l'étude des mœurs : de même que l'homme se peint dans son style, le portrait d'un peuple, c'est la littérature », *Ibid.*, p. I.

⁴⁶ *Ibid.*, p. I.

⁴⁷ Par exemple : « c'est d'un Phénicien que les Grecs ont reçu l'alphabet qu'ils nous ont transmis », *Ibid.*, p. I.

⁴⁸ En 1909, il écrit une biographie succincte de Bourgade où il émet le jugement suivant sur la *Toison d'or de la langue phénicienne* : « C'est ce mémoire, bien connu des sémitisants, qui m'a inspiré l'envie de m'enquérir de son auteur ; il est d'un chercheur consciencieux et érudit et a fait faire un pas à la connaissance du punique », E. VASSEL, 1909, p. 114. Publié en 1852, l'ouvrage est réédité en 1856.

⁴⁹ Nommé élève consul à Tunis en 1852, le futur auteur de la monumentale *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, a été initié à l'archéologie par l'abbé Bourgade rencontré à Carthage. Voir É. GRAN-AYMERICH, 2001, p. 663-664.

⁵⁰ F. BOURGADE, 1847, 1852 b, 1858.

un dialogue entre musulmans et chrétiens ⁵¹, d'autant plus que Bourgade sera finalement révoqué par le Pape, en 1858, à cause de ses positions en faveur d'un enseignement multiconfessionnel ⁵². Les moyens mis en place pour favoriser ce dialogue sont doublement remarquables : il installe une imprimerie-lithographie dans un local de son collège tunisois – sinon la première, l'une des premières de Tunisie ⁵³ – et publie en 1849, une version en arabe des *Soirées de Carthage* ⁵⁴. Après son départ de Tunisie en 1858, il milite plus activement encore pour ce combat depuis Paris. Relativement peu regardant sur les orientations politiques de la France – royaliste sous la monarchie de Juillet, inquiet un temps par 1848, il soutient l'Empire dès 1851 – Bourgade s'engage en revanche franchement pour une cause dont la nature semble transcender, à ses yeux, les contingences d'ordre temporel : celle de la « fusion sociale ⁵⁵ ». Le contexte du projet de royaume arabe, développant l'idée d'une union des peuples, les figures de Napoléon III – dont il fait traduire un discours en arabe en 1863 – et d'Ismaël Urbain, ne doivent pas être sans influence sur l'activité qu'il déploie. Par l'intermédiaire de son ami l'abbé Migne ⁵⁶, Bourgade se familiarise avec le milieu de l'édition. Il édite en 1861 un journal bilingue (français/arabe) intitulé l'*Aigle de Paris* ou *Byrgis Baris* – on retrouve en plus du titre, le symbole impérial sur la couverture – destiné à faire connaître le monde oriental en France. Devenu membre de la Société asiatique en 1853, il se consacre à l'étude de l'arabe classique qu'il ne possède pas. Un de ses anciens élèves, Sulayman al-Haraïri, devenu notaire et interprète au Consulat de France – c'est lui qui avait déjà traduit le premier volet de sa controverse religieuse, *Soirées de Carthage* – l'assiste dans sa tâche ⁵⁷. En 1863, Bourgade décide que le *Byrgis* sera rédigé exclusivement en arabe ⁵⁸ avec l'objectif de lutter contre les défiances éventuelles des musulmans à l'égard des Occidentaux. Il confie la direction du journal à son fidèle secrétaire qui deviendra professeur d'arabe à l'École des langues orientales de Paris.

⁵¹ Pour une analyse de cette trilogie voir P. SOUMILLE, 1992, p. 270 et A.-M. PLANEL, 2000, p. 122, 130-132.

⁵² Il convient néanmoins de replacer cette révocation dans le contexte plus général de la situation du catholicisme en Tunisie (voir à ce sujet les travaux de G. Soumille). Les conflits opposant Capucins italiens, Frères de la Doctrine chrétienne et Sœurs de Saint-Joseph se personnifient dans un duel opposant Mgr Sutter et l'abbé Bourgade qui finit perdant.

⁵³ Sur l'aspect Bourgade-imprimeur, se reporter à M. CHENOUI, 1974, p. 108-111 et K. BENDANA, 2001, p. 352 et 359.

⁵⁴ Version qui sera complétée dix ans plus tard : F. BOURGADE, 1859.

⁵⁵ F. BOURGADE, 1846, p. 1.

⁵⁶ Sur l'amitié avec l'éditeur parisien voir A.-M. PLANEL, 2000, p. 128.

⁵⁷ Pour un portrait de ce lettré voir M. CHENOUI, 1974, p. 117-125.

⁵⁸ Il réalise là quelque chose de fondamental : ce journal « est considéré comme le premier-né de tous les journaux arabes par la grandeur de ses pages, la beauté de ses caractères, la perfection de son impression et l'étendue des sujets abordés », *Ibid.*, p. 118.

L'abbé Bourgade a ainsi travaillé avec l'idéal du rapprochement de l'Orient et de l'Occident comme horizon ; il a donné à voir des traces de l'Orient ancien dans son musée et a donné à lire des réflexions sur l'Orient moderne dans son journal. Fondateur des premières réalisations de ce type en Tunisie, il est à l'origine de relais culturels qui seront largement développés par la suite dans une logique de construction identitaire nationale : belle performance pour cet aumônier originaire du fin fond du Gers, que ses maîtres d'école avaient jugé débile ⁵⁹.

Clémentine GUTRON

IRMC

20, rue Mohamed Ali Tahar

Mutuelleville

1002 Tunis (Tunisie)

c.gutron@laposte.net

Bibliographie

- ABRIA Yvonne, 1918, "Quelques documents inédits sur l'abbé François Bourgade", *Revue Tunisienne*, p. 321-327.
- BALZAC, 1977, *Le curé de Tours*, Paris, Gallimard, collection Folio classique. [1^{re} édition 1832].
- BEULÉ Charles, 1861, *Fouilles à Carthage*, Paris, Imprimerie Impériale.
- BENDANA Kmar, 2001, "Génération d'imprimeurs et figures d'éditeurs à Tunis entre 1850 et 1950", *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII^e siècle à nos jours*, MICHON Jacques et MOLLIÉ Jean-Yves (dir.), Presses de l'université de Laval/L'Harmattan, p. 349-359.
- BARGES Jean-Joseph, 1849, *Mémoire sur deux inscriptions puniques découvertes dans l'île du port du Cothon à Carthage*, Paris, Didot.
- BOURGADE François, 1846, *Carthage (saint Louis les protège) Tunis*, Paris, Imprimerie de Surcy et compagnie.
- 1847, *Soirées de Carthage ou dialogues entre un prêtre catholique, un muphti et un cadi*, Paris, Firmin Didot frères.
- 1852 a, *Toison d'or de la langue phénicienne*, Paris, Benjamin Duprat.
- 1852 b, *La clef du Coran*, Paris, Firmin Didot frères.
- 1858, *Passage du Coran à l'Évangile*, Paris, Firmin Didot frères.

⁵⁹ E. VASSEL, 1909, p. 107.

- 1859, *Soirées de Carthage*, traduites en arabe par Sulayman al-Haraïri, Paris, Duprat.
- 1861-1863, *L'aigle de Paris/Byrgis Baris*, revue éd. en arabe-français.
- 1864, *Lettre à M. E. Renan, à l'occasion de son ouvrage intitulé Vie de Jésus*, Paris, Martin-Beaupré frères.
- CHENOUI Moncef, 1974, *Le problème des origines de l'imprimerie et de la presse arabes en Tunisie dans sa relation avec la Renaissance « Nahda » (1847-1887)*, Lille, Service de reproduction des thèses de l'université de Lille III, 2 tomes.
- DEMEERSMAN André, 1953, "Une parente méconnue de l'imprimerie arabe et tunisienne : la lithographie", *IBLA*, 64, p. 347-385.
- DONDIN-PAYRE Monique, 1994a, *La Commission d'exploration scientifique d'Algérie : une héritière méconnue de la Commission d'Égypte*, Paris, de Boccard (Mémoires de l'AIBL, t. XIV).
- 1994 b, *Le Capitaine Delamare : la réussite de l'archéologie au sein de la Commission d'exploration scientifique de l'Algérie*, Paris, de Boccard (Mémoires de l'AIBL, t. XV).
- DUMAS Alexandre, 1982, *Le Véloce ; Impressions de voyage*, présentées, annotées et illustrées par Moncef CHARFEDDINE, Tunis, Ed. Iben Charaf. [1^{re} édition 1848].
- DUPUY Aimé, 1954, *En marge de Salammbô. Le voyage de Flaubert en Algérie-Tunisie (avril-juin 1858)*, Paris, Nizet.
- DUREAU DE LA MALLE Adolphe, 1835, *Recherches sur la topographie de Carthage*, Paris, de Firmin Didot frères.
- 1838, *Voyages dans les Régences de Tunis et d'Alger. Peyssonnel et Desfontaines*, Paris, Librairie de Gide, 2 tomes.
- 1844, "Carthage", in *Afrique Ancienne*, Paris, Firmin Didot frères, 2 tomes, tome 2, p. 1-170. Réédité à Tunis par Bouslama, s.d.
- FALBE Christian Tuxen, 1833, *Recherches sur l'emplacement de Carthage*, Paris, Imprimerie Royale.
- FLAUBERT Gustave, 1999, *Carnet de voyage à Carthage*, texte établi par Claire-Marie DELAVOYE, Rouen, Publications de l'université de Rouen.
- GABENT Paul, 1905, *Un oublié : l'abbé Bourgade, missionnaire apostolique, premier aumônier de la chapelle royale de Saint-Louis de Carthage (1806-1866)*, Auch, Imprimerie Centrale.
- GANDOLPHE Pierre, 1950, "Saint-Louis de Carthage 1830-1850", *Les Cahiers de Byrsa*, p. 269-307.
- GANIAGE Jean, 1959, *Les origines du protectorat français en Tunisie (1861-1881)*, Paris, PUF.
- GEORGELIN Hervé, 2002, *La fin de la Belle-Epoque à Smyrne, des années 1870 à septembre 1920*, Thèse d'histoire, EHESS, 2 tomes.
- GRAN-AYMERICH Ève, 1998, *Naissance de l'archéologie moderne 1798-1945*, Paris, CNRS.
- 2001, *Dictionnaire biographique d'archéologie (1798-1945)*, Paris, CNRS.

- GUÉRIN Victor, 1862, *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, Paris, Plon, 2 tomes.
- 1886, *La France catholique en Tunisie, à Malte et en Tripolitaine*, Tours, Alfred Mame et fils.
- JAIDI Houcine, 2001, “Kheireddine Pacha et son projet de musée archéologique à Tunis”, *Pallas*, 56, p. 93-117.
- JOCKEY Philippe, 1999, *L'archéologie*, Paris, Belin.
- KAZDAGHLI Habib, 1998, “La chapelle Saint-Louis de Carthage 1830-1930 : visées coloniales et domination symbolique”, *Revue d'Histoire maghrébine*, 88-89, p. 87-95.
- LAVIGERIE Charles, 1881, *De l'utilité d'une mission archéologique permanente à Carthage. Lettre à Monsieur le Secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, Alger, Adolphe Jourdan.
- MALTZAN Heinrich (Von), 1870, *Reise in den Rengentschaften Tunis und Tripoli*, Leipzig.
- M'CHAREK Ahmed, 1988, “Maghrawa, lieu de provenance des stèles punico-numides dites de la Ghorfa”, *MEFRA*, 100, p. 731-760.
- OULEBSIR Nabila, 2004, *Les usages du patrimoine. Monuments, musées et politique coloniale en Algérie 1830-1930*, Paris, Éd. MSH.
- PLANEL Anne-Marie, 2000, *De la nation à la colonie. La communauté française de Tunisie au XIX^e siècle*, thèse d'histoire, EHESS, 3 tomes.
- PRICOT DE SAINTE-MARIE Evariste, 1884, *Mission à Carthage*, Paris, Leroux.
- SOUMILLE Pierre, 1992, “Les multiples activités d'un prêtre français au Maghreb : l'abbé François Bourgade en Algérie et en Tunisie 1838 à 1858”, in *Histoires d'outre-mer. Mélanges en l'honneur de Jean-Louis Miège*, Aix, Publications de l'université de Provence, p. 233-272.
- VASSEL Eusèbe, 1909, “Un précurseur. L'abbé François Bourgade”, *Revue Tunisienne*, p. 107-115.
- TEMPLE Grenville, 1835, *Excursions in the Mediterranean*, Londres, 2 tomes.